

**Olivier Germain-Thomas**

**André Malraux et l'Inde :**

**Shiva, Gandhi, le samsâra comme miroir de la métamorphose**

– INEDIT –

I

« L'autre pôle de ma pensée », disait André Malraux de l'Asie. Peu d'écrivains français, et aucun avec une telle intensité, ont embrassé comme Malraux la totalité de l'aventure culturelle (donc spirituelle) de l'homme, depuis la préhistoire jusqu'à la peinture abstraite, des fétiches d'Afrique aux bouddhas de Nara, des *Athéna pensive* aux Vierges romanes, ou à la figure polyvalente de Shiva dansant dans les flammes qui détruisent et recréent le monde phénoménal. Si donc son « théâtre » a accueilli tout ce que l'homme crée pour se souvenir qu'il n'est pas seulement une parcelle de hasard jeté dans l'univers, il est clair qu'il a été particulièrement aimanté par l'Asie. (Entendons ici Asie comme le continent de l'Indus au Japon en laissant pour d'autres occasions Jérusalem, Mahomet ou la Perse qui lui ont également servi de terreau.)

Nous pouvons diviser cette Asie orientale en quatre mouvements qui correspondent à quatre expériences fondamentales de sa vie et de son œuvre.

L'Indochine a été pour lui son premier engagement politique et une source d'inspiration romanesque.

De la Chine on retiendra une action imaginaire métamorphosée en des romans historiques et métaphysique, des tragédies éclairées par la puissance du destin.

Avec l'Inde et le Japon, le domaine de la création romanesque s'arrête. Il n'y a pas là d'énigme. Malraux est un romancier de l'imaginaire vécu. Indochine, Chine, Espagne,

miroir de Lawrence d'Arabie, guerres mondiales lui ont apporté des personnages et des situations qu'il n'a trouvés ni le long du Gange ni autour du Fuji. C'est aussi une question d'époque. L'Inde et le Japon vont prendre chez lui une ampleur particulière alors qu'il a apparemment renoncé au roman pour écrire ses deux grandes épopées que sont sa méditation poétique sur la création artistique et, ce qui, à mes yeux, reste son chef d'œuvre, ce *Miroir des Limbes*, la légende d'un siècle dont il est un personnage qui cherche à donner un sens là où les dieux se jouent de l'homme.

Après le Japon qui a été magnifiquement éclairé par Takemoto Tadao qui fut le dépositaire de la pensée de Malraux sur une culture qui, contrairement à ce que répétaient les perroquets paresseux, ne saurait être considéré une annexe de la pensée chinoise, voici l'Inde.

## II

« ... lorsque je suis entré en contact avec l'Inde, ce contact a été si profond : il a été immédiatement une mise en présence de la transcendance » a dit Malraux à son ami Roger Stéphane (*André Malraux, Entretiens et Précisions*. Gallimard 1984).

« Transcendance », le mot est lâché ; il n'est pas original touchant l'Inde, mais il prend chez Malraux un poids particulier : un agnostique attiré par la civilisation encore vivante (n'oublions pas l'appel à la transcendance de l'Égypte ancienne). La civilisation vivante qui a le plus chanté une réalité qui ne serait pas celle du monde phénoménal, qui a cru, qui croit à une autre temporalité que la nôtre, celle qui pour l'Inde puise dans les cycles du samsâra et reste engluée dans le mâyâ, l'illusion.

Même si les comparaisons sont à manier avec précaution, notons les ponts, ou passerelles, que Malraux établit avec le moyen âge occidental quand l'homme ne voyait en la vie terrestre qu'un lieu de passage.

André Malraux s'est rendu six fois en Inde, deux fois avant la guerre en 1930 et 1931, deux fois en tant que ministre général de Gaulle, en 1958 et 1965, deux fois dans les dernières années de sa vie en 1973 alors que la question du Bangladesh était encore brûlante et au cours du voyage de 1974 qui fut si important et pour l'Inde et pour le Japon quand on sait que, pour la première fois peut-être, Amaterasu l'a habité (elle qui

si souvent [comme aujourd'hui] demeure cachée, ce qui, dans la spiritualité japonaise, ne veut pas dire absente, mais présente, autrement).

De l'Inde telle qu'elle apparaît dans les écrits sur l'art et dans le *Miroir des Limbes*, je retiendrai d'abord un des aspects de Shiva (un des principaux dieux de l'Inde), le Shiva nataraja, Shiva roi de la danse et, en un mouvement circulaire riche d'enseignement, la figure de Mahatma Gandhi. Je tenterai une mise en relation, certes discutable mais féconde, espérons-le, entre la notion philosophique hindoue du samsâra et la « métamorphose » selon Malraux. Non une comparaison mais un feu d'harmoniques.

Enfin, je poserai une question délicate, peut-être insoluble, de celles qui mettent du piment dans la vie.

Dans sa relation à l'art de l'Inde, Malraux revient à plusieurs reprises sur l'obscurité, ce qui est un choix et non une donnée objective. Il est vrai que les lieux qui l'ont le plus marqué sont la grotte d'Elephanta, les grottes d'Ellora, le Shiva des cœurs des sanctuaires et non Sanchi, Sarnath, les fêtes lumineuses autour des bassins sacrés, le dieu Sûrya, la descente du Gange de Mahâbalipuram ou le linga de feu qui se dresse, par exemple, sur la montagne d'Arunachala.

Je ne tomberai pas dans le travers de certains qui critiquent Malraux pour ses subjectivités. On ne demande pas à un poète visionnaire d'être objectif (si tant est que l'objectivité existe), on lui demande de nous éveiller et de nous enchanter. Mission accomplie.

Shiva donc, qui, pour les hindous, dépasse l'opposition vie/mort puisqu'il les englobe l'une et l'autre. Shiva qui danse dans le cercle de feu, détruisant un monde pour en recréer un autre, Shiva représenté par le linga, forme génératrice se dressant au-dessus du yoni féminin, mais dont une des compagnes est Kâli, liée au Tempo Kâla, à qui rien n'échappe. De toutes les figures divines que le génie de l'homme s'est représentées, Shiva est certainement l'une des plus riches. C'est devant le Maheça Mûrti, les trimûrti de Shiva d'Elephanata que Malraux a reçu son plus grand choc esthétique en Inde. Je reste avec Shiva « roi de la danse ». Écoutons ce qu'en dit Malraux dans *L'Intemporel*. Au cours du célèbre passage qui commence par « Dans la caverne des Avatars, j'ai vu le Çiva épique d'Ellora dressé comme un menhir. », il écrit : « Ce Nataraja hérissé de bras et de flammèches, apogée des anciens combats où les singes venaient au clair de lune

fermer les yeux des morts, n'est pas plus intelligible, si l'on y voit un danseur, que le crucifix si l'on y voit comme les bouddhistes, un pendu. » Autrement dit : il ne faut pas tomber dans le piège des apparences. Certes Shiva danse, certes Jésus a été mis en croix, mais Shiva, comme le Christ, exprime une totalité : celle d'une manifestation qui creuse le réel jusqu'à la transcendance. Le rapprochement avec le Christ n'est pas anodin. Il semble clair que pour Malraux Shiva est le dieu suprême de l'Inde. Quand, dans le *Miroir des Limbes*, il se demande : « Que devient Zeus, en face de Çiva ? », sa réponse prouve combien il place Shiva au-dessus : « Le seul dieu antique dont le langage soit digne de l'Inde, c'est le dieu sans temples : le Destin. ».

### III

Inutile d'insister sur le fait que toute sa vie Malraux a été un combattant, combat politique en Indochine, combats militaires en Espagne et pendant la Résistance, combat politique sous le RPF avec de Gaulle et pendant les dix premières années de la V<sup>e</sup> République, jusqu'à ce combat qu'il aurait voulu accomplir au soir de sa vie les armes à la main en faveur du Bangladesh. On sait combien il a admiré Alexandre le Grand, Jeanne d'Arc, Napoléon, Carnot, Lawrence d'Arabie, à titre d'exemples.

Considérer que la figure de Gandhi serait incongrue dans le panthéon de Malraux serait de la cécité, une manière d'enfermer Malraux dans une catégorie alors que son esprit n'a cessé d'embrasser le génie de la vie sous toutes ses formes. Malraux le combattant s'est incliné devant le message d'amour du Christ tout en restant dans les marges de la foi. Deux de ses plus grands amis que furent ses confidents et ses soutiens, le père Bockel et Jean Grosjean ont été prêtres. S'il a été attiré par le saint Bernard qui a prêché la croisade, avec quelle dilection il évoque saint François d'Assise éclairé comme un second Christ.

Nous n'avons ni à nous étonner ni à rechercher une quelconque contradiction dans l'admiration qu'il portait à Gandhi. Lors de ses derniers voyages en Inde, l'un de ses premiers gestes était d'aller déposer une gerbe devant le souvenir de Gandhi. A la fin de son premier voyage officiel en Inde le 7 décembre 1958, il déclare à la radio : « L'Inde est aussi une terre des grands rêves, mais la figure de Mahatma Gandhi, partout présente ici, qu'est-elle sinon la preuve de ce que peut créer la patience mise au service d'un

grand rêve. ». Au cours de son discours à l'occasion de la remise du prix de Nerhu, le 16 novembre 1974, il déclarait : « ... le gandhisme est le seul exemple au monde d'une pensée révolutionnaire que ait triomphé sans verser le sang. ». Il ajoutait cependant : « Je connais les nuances qu'appelle cette affirmation. », car il connaissait les tueries fratricides entre les musulmans et les hindous au moment de la partition de l'Inde et de la création du Pakistan. Plus loin, ceci qui éclaire les causes de son admiration : « D'ordinaire, nous trouvons une éthique, pas de révolution : ou une révolution, pas d'éthique. Le gandhisme apporta une révolution éthique, et c'est l'un de ses titres de gloire. ».

#### IV

Des oiseaux, qui ne sont pas des perroquets, oiseaux de paradis plutôt, ont traversé l'arbre de l'Inde planté de Malraux. Ils ont attrapé la figure de Siva Nataraja qui, rappelons-le, est la dernière reproduction de *L'Intemporel*, le dernier tome de la trilogie de Malraux sur l'art, ils ont attrapé la figure de Gandhi. Il y en a bien d'autres.

Un coup de vent dépose un de ces oiseaux sur une branche élevée, instable, pour une rencontre incongrue. D'un côté le samsâra, de l'autre la notion de métamorphose que Malraux a tant cherché à modeler et à remodeler pour montrer que, tels les dieux grecs visités par Ovide, une œuvre pouvait, selon les circonstances, changer de sens et de forme, les circonstances étant le passage d'une culture à une autre ; Apollon donnant son visage aux bouddhas du Gandhara ou, plus subtilement, le passage du temps : telle sculpture égyptienne retrouvée sous les sables dont l'aura est radicalement différente de celle qu'elle avait pour ceux qui l'avaient taillée et adorée. Ou encore : la manière dont la confrontation de deux œuvres d'origines lointaines s'éclairent l'une l'autre et se modifient sous un nouveau regard. « Toi, mon cousin lointain... ? »

Dans la pensée de l'Inde qui croit en la réincarnation, le samsâra, la roue des existences, est le fait de passer d'une existence à une autre. Le préverbe *sam* a pour sens : ensemble, réciproquement. La racine *sri* a les sens de couler, se mouvoir rapidement, traverser. Le samsâra indique donc un mouvement irréversible qui convient bien au fait que la traversée du temps et de l'espace modifie la perception d'une œuvre. Le samsâra s'oppose à la fixité, à une certaine conception de l'être, héritée en partie de Grecs, qui

fait croire qu'une chose possède une essence fixe qui ne serait pas soumise aux caprices des dieux, entendons : du temps et du hasard.

Je ne dis pas que Malraux, qui affirmait avoir appris le sanskrit aux Langues orientales, s'est inspiré du samsâra pour forger son concept de métamorphose. Je constate qu'il regarde l'œuvre d'art comme habitée par un mouvement, de même que l'Inde regarde l'homme et le monde non comme entités fixes, mais comme respiration, le passage d'un état à un autre.

## V

Malraux pensait que l'Inde aurait un rôle capital à jouer face au matérialisme déferlant qui menaçait la richesse intérieure de l'homme. Il l'a dit à son ami le Pandit Nerhu. Il l'a confirmé à la fin de sa préface au catalogue de l'exposition « Trésors d'art de l'Inde » de 1960. « Quel rôle notre art peut-il jouer selon vous dans cette civilisation ? me demandait, à New Dehli, le Premier ministre de l'Inde. – Celui d'un irremplaçable ferment. ».

Il l'a abordé d'une autre manière le 11 août 1965 lors de son Discours à l'Académie sanskrite de Bénarès : « L'Inde seule a osé dire : Tout homme peut atteindre Dieu à travers ses propres dieux. Jamais cette pensée n'a été si fortement mise en question qu'en notre siècle, qui voit s'opposer l'esprit scientifique – non l'esprit technique, mais la recherche des lois de l'univers – et l'esprit métaphysique. Aujourd'hui commence le plus grave dialogue qu'ait connu la pensée humaine. Celui qui opposait vos docteurs et les docteurs grecs, à la cours indienne du roi Ménandre, n'est plus qu'une faible préface, devant le dialogue qui oppose la nature l'univers et la conscience de la signification du monde, Einstein et Bénarès. »

Il reste une question grave, troublante, gênante. Alors que Malraux cherchait en Inde cet élan vers la transcendance qu'avaient connu l'Égypte ou le moyen âge occidental, pourquoi n'a-t-il pas éprouvé le besoin, la nécessité de rencontrer un de ces sages qui apparaissent régulièrement en Inde et illuminent ceux qui s'assoient en face d'eux ?

Et pourtant...

Le 13 novembre 1958, Malraux ministre écrit au général de Gaulle une lettre extraordinaire où il expose le but du voyage qu'il va accomplir en Asie : Inde, Iran et Japon (où il insiste sur le lien entre le Japon médiéval et le moyen âge français, thème qu'il reprendra quand il établira une comparaison entre bushido et chevalerie.).

Sur l'Inde, il dit vouloir rencontrer des sages et notamment la grande Ananda Mayi. Mais le Premier ministre de l'Inde, son ami Nehru à qui il s'était ouvert de ses projets, l'en avait dissuadé sous le prétexte que l'on comprend : les journalistes, encore une fois, auraient insisté sur la spiritualité comme frein à la modernisation du pays, qui était le but de Nehru. Peut-être les mêmes raisons l'ont-elles retenu en 1965. Mais pourquoi, pourquoi pas de rencontre avec l'un des sages en 1973 ou en 1974 ?

Toujours est-il que, sans avoir été converti spirituellement par l'Inde, Malraux a aimé sa spiritualité et son art qui lui est intimement lié, ses nuits et les visages amicaux qu'il a rencontrés, trop brièvement, au cours de ses six voyages.

*Pour citer ce texte :*

GERMAIN-THOMAS, Olivier : «André Malraux et l'Inde : Shiva, Gandhi, le samsâra comme miroir de la métamorphose», *Présence d'André Malraux sur la Toile*, art. 112 mis en ligne le 3 novembre 2011. URL : <<http://www.malraux.org/index.php /articles.html>>. Texte téléchargé le [date exacte du téléchargement],